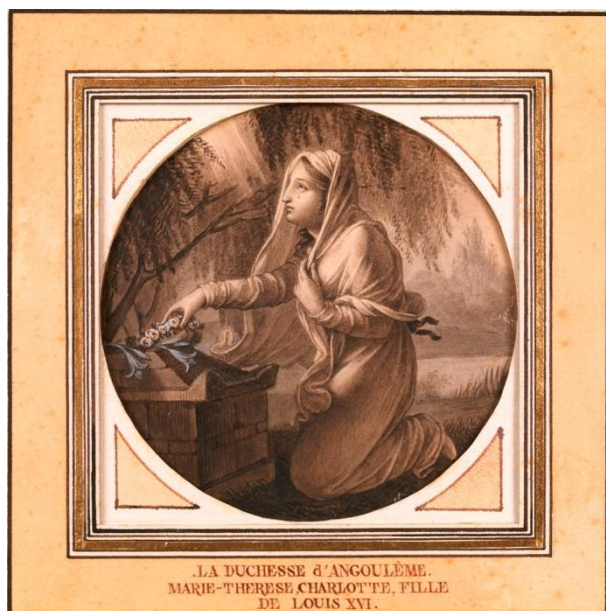


La duchesse d'Angoulême, Marie-Thérèse Charlotte, fille de Louis XVI



© Ville de Versailles, Musée Lambinet.

Outre un fonds exceptionnel sur la Révolution française (legs Charles Vatel, 1885), nos collections gardent le souvenir de la famille royale au travers de portraits ou d'objets : souliers de la reine, coffre à linge utilisé à la prison du Temple, tabatières... On trouve également un dessin à la sépia représentant Marie-Thérèse Charlotte, fille de Louis XVI et Marie-Antoinette. Si le destin tragique de ses proches est connu, celui de « Mme Royale » est parfois oublié, de même que la personnalité de celle qu'on a appelée tour à tour « Mouseline la sérieuse », « l'orpheline du Temple », « l'Antigone royale », « l'exilée de Frohsdorf » ou encore « la princesse aux yeux rouges ». Il faudra



donc démêler mythes et réalité pour dépeindre un juste portrait de cette femme à la vie tourmentée qui a traversé cinq régimes politiques successifs.

Une héroïne romantique : le mythe de la « Jeune Infortunée »

Ce dessin anonyme, sans doute exécuté au début du XIX^{ème} siècle, représente Marie-Thérèse de France, telle une Vestale, coiffée d'un voile de deuil et revêtant une tunique au drapé antique. Le profil de la jeune femme se découpe sur une forêt bucolique à l'arrière-plan ; elle se tient agenouillée devant une tombe sur laquelle elle dépose une couronne et des lys. Gardienne du tombeau de ses parents, elle devient également une icône de la monarchie déchue. Les lys et la couronne symbolisent tout autant la vertu, dont on pare la jeune femme, que les emblèmes de la royauté. Le pathétique de la scène est renforcé par le regard de la duchesse d'Angoulême, implorant le ciel, tandis que sa tristesse s'exprime par une larme qu'elle ne peut retenir. Au recueillement et à la mélancolie, propres aux héroïnes romantiques, s'ajoutent la « poétique des tombeaux » chère aux artistes anglais. Ainsi une imagerie sentimentale, diffusée par les gravures, se forge, indépendamment de ce qu'est Marie-Thérèse. Outre la reprise de la figure des pleureuses de l'art grec, l'artiste se fait l'écho de l'engouement de son époque pour les tombeaux, motif qui s'est développé en France à la mort de Jean-Jacques Rousseau. Les violations de sépultures, notamment royales, les morts violentes et la banalisation des fosses communes expliquent l'importance accordée aux inhumations décentes. Poètes et écrivains s'emparent de ce thème, tel Chateaubriand décrivant Atala au tombeau, immortalisée sous le pinceau de Girodet de Roussy-Trioson (ill.1). Quant à Marie-Thérèse, on l'assimile à Antigone et Selma « la jeune Infortunée », personnage des chants d'Ossian, qui se doit à la mémoire de ses parents.



Ill. 1 © Musée du Louvre

Une égérie royaliste ?

Dès 1795, le sort de « l'orpheline du Temple » émeut l'opinion publique. Des articles de presse, mémoires, chansons et poèmes évoquent les malheurs de la fille de Louis XVI et réclament sa libération. Après la mort du dauphin, les royalistes et les modérés, qui la défendent, allèguent qu'elle est politiquement inoffensive. Inapte à régner en vertu de la loi salique, elle devient donc un personnage négligeable. D'aucuns s'inquiètent de sa santé et craignent qu'elle ne

soit empoisonnée, comme son frère, selon les rumeurs de l'époque. Les conversations rapportées par les agents de police indiquent qu'on en appelle à la magnanimité de la Convention qui ne peut tenir rigueur à la jeune femme de sa naissance et des crimes de ses parents. Marie-Thérèse est même désignée, de manière allégorique comme « la rose du Temple » ou « la blanche colombe persécutée ». Les journaux détaillent sa vie quotidienne à la prison et la dépeignent douce et modeste, visitée par son ancienne gouvernante ou entourée d'une chèvre et du chien « Coco » donné par les gardiens à son frère, pour le distraire. Ces écrits servent en réalité à critiquer la Convention thermidorienne et à accuser la Révolution elle-même. Ainsi l'admiration que suscite cette figure émouvante sert, consciemment ou non, les intérêts du parti royaliste et imprègne l'imaginaire collectif. Sous la Restauration, l'histoire des Bourbons fait l'objet d'un culte. Les artistes portent ce courant hagiographique, en diffusant par l'estampe, des œuvres telles les « Adieux de Louis XVI à sa famille » de Jean-Jacques Hauer (à voir au 2^{ème} étage du musée, ill.2). Des édifices commémoratifs voient le jour, telle la chapelle expiatoire, située

sur l'ancien cimetière de la Madeleine où les corps de Louis XVI et Marie-Antoinette ont été inhumés avant leur transfert à la basilique Saint-Denis en 1815. Deux groupes sculptés en marbre présentent Louis XVI auquel un ange montre le ciel et la reine soutenue par la Religion.

III. 2 © Musée Lambinet

Une iconographie abondante

De la petite fille que l'on dit orgueilleuse à la duchesse retrouvant les fastes de la cour, en passant par l'Orpheline du Temple affligée dans la tour de la prison, les représentations de Madame Royale contribuent à forger sa légende. Elle peuple l'imaginaire contre-révolutionnaire et l'histoire même de la royauté dont elle a épousé le sort.

© D.R.



© Palazzo Coronini Cronberg



© Musée de l'Ermitage, St-Petersbourg



© Gallica.fr - BnF.



© Château de Versailles

Marie-Thérèse de France (1778-1851), une femme face à l'adversité

Premier enfant du couple royal, après huit ans de mariage stérile, elle est baptisée dans la chapelle royale de Versailles le jour de sa naissance. « Mousseline la sérieuse », comme la surnomme sa mère, reçoit une éducation soignée. Elle n'a que 11 ans lorsque sa famille est ramenée à Paris en octobre 1789 et 14, lors de son incarcération à la prison du Temple, après la journée du 10 août 1792. Le roi d'Espagne échoue à récupérer ses cousins, les « enfants Capets ». Seule survivante de sa famille, Mme Royale rédige ses mémoires et remet un premier manuscrit à Mme de Chanterenne, sa dame de compagnie. On l'échange le jour de ses 17 ans contre 6 prisonniers français capturés par l'armée autrichienne et elle est conduite à Bâle pour être remise à son cousin François II. Elle s'exile à Vienne, refuse d'épouser le frère de l'empereur d'Autriche, l'archiduc Charles-Louis, mais consent à donner sa main, en 1799, à un autre de ses cousins germains, Louis-Antoine d'Artois, fils aîné du futur Charles X. Elle passe quelques années en Pologne avant de rentrer en France en 1814, après 20 ans d'exil. En dépit des mythes, elle s'illustre en organisant notamment la résistance à Napoléon depuis Bordeaux lors des Cent-Jours. L'empereur a alors ce mot : elle est « le seul homme de la famille des Bourbons ». De retour à Paris après avoir fui en Angleterre, elle s'oppose à la politique libérale de Louis XVIII et réproouve les idées réactionnaires du comte d'Artois. Après les Trois Glorieuses, la dernière dauphine que la France ait connue part pour l'Écosse, puis Prague avant de se retirer au château de Frohsdorf en Autriche. Son mari et elle portent le titre de courtoisie « comte et comtesse de Marnes ». Les légitimistes considèrent son époux comme Louis XIX, héritier du trône. Sans enfant, le couple éduque les enfants de France : leurs neveu et nièce Henri et Louise d'Artois, dont elle organise les mariages. La « princesse sans royaume » s'éteint à 73 ans d'une pneumonie et sera inhumée à Göritz comme son mari, son oncle puis son neveu Henri V, comte de Chambord. Héroïne de chansons, poèmes, récits dus à ses admirateurs ou ses détracteurs, cette femme a durablement marqué les esprits. On l'a longtemps liée à l'énigme de la « Comtesse des Ténèbres », passant pour être la véritable duchesse d'Angoulême, ce que de récentes analyses ADN ont démenti. Toutefois, on peut affirmer avec Chateaubriand que « ses souffrances sont montées si haut qu'elles sont devenues une des grandeurs de la France » ou, avec la duchesse de Dino que : « jamais une femme dans l'histoire ne fut plus poursuivie par le malheur ».



*La duchesse
d'Angoulême, A F
Caminade, XIXème
siècle. © Musée du
Louvre.*